

Le temps avait passé si vite... Notre rencontre remonte à il y a déjà plus de dix ans... Jamais je ne remercierais assez le ciel de m'avoir offert ces dix années à tes côtés. Nous sommes devenus inséparables. Nous étions les deux faces d'une même pièce : partout où tu allais, je te suivais, et à chaque endroit où je me rendais, tu m'accompagnais. Cela n'était pas une volonté, c'était juste devenu naturel.

À dix-huit ans, il va de coutume dans mon village que les garçons se mettent à travailler, souvent pour devenir fermier. Mais les traditions ne m'intéressaient pas. Je profitais pleinement de mon temps à tes côtés. Nous étions comme un frère et une sœur. Il n'y avait rien de tabou entre nous, rien d'ambigu non plus.

Et si certains remettaient en question notre lien, s'amusaient de rumeurs à notre sujet, nous nous en moquions. Qu'ils fantasment ! Pour rien au monde nous n'échangerions cet équilibre pour quelque chose d'autre. J'étais aujourd'hui si cultivé, si intelligent que je ne le croyais pas moi-même. Père lui-même se retrouvait dépassé lors de nos rares discussions.

Je m'allongeais dans l'herbe, à tes côtés, et je contemplais le ciel magnifique. Aucun nuage à l'horizon. Juste le soleil, toi et moi, respirant un air pur. Aujourd'hui, te poser cette question ne me semblait plus risqué, je pouvais tout te dire. Alors je te demandais :

« Sommes-nous une famille ? ». Tu déposas délicatement ta tête sur mon épaule, et tu répondis : « Oui, nous le sommes. ».

Chapitre 17 : Chute mortelle

Marc regardait le livre, les yeux exorbités. Les autres, en ronde autour de lui, avaient entendu ses dires, et désormais, ils savaient, eux aussi.

—Despaired Future... marmonna Eliott.

—Ce n'est pas juste Bernhard Wheel... C'est tout une organisation qui orchestre ce jeu. constate William.

—Mais... pourquoi faire cela ? se demande Marc.

—Le bouquin disait que Wheel avait besoin d'énergie. Peut-être que c'est ça qu'il recherche toujours.

—Mais il parlait de l'énergie des membres de cette « Lignée Supra-Humaine ». S'il a fait un pacte avec Despaired Future, il doit avoir cette énergie depuis longtemps... Alors, pourquoi ce jeu ? demande Eliott.

—Je crois que seul le concerné pourra nous l'apprendre... répond Marc.

Il ferma le carnet. Il se releva, puis sortit de la voiture de William.

—Nous connaissons mieux notre ennemi, maintenant. On doit se concentrer sur la pierre.

—Que fait-on pour Aiden ? demanda William. Il n'est clairement pas en état de lutter avec nous, ce serait cruel de le forcer à venir.

—Je pense... que le mieux pour Aiden, c'est de rester ici. Je ne veux pas qu'il lui arrive quelque chose en restant avec nous.

—Dans ce cas, tu dois rester à ses côtés. dit Alicia.

Marc, surpris, demande à la jeune femme pourquoi elle lui a recommandé de faire cela. Elle lui répond :

—J'irais avec les autres chercher la pierre, mais de toute évidence, Aiden a besoin de toi à ses côtés pour surmonter cette dure épreuve.

—Je le sais... Mais...

Marc serre le poing. Il est préoccupé. Il baisse les yeux au niveau du sol.

—Si Aiden n'est plus en mesure de nous guider, c'est à moi de prendre le relais. J'ai promis à Achill que je serais le digne successeur d'Alphonse Baker. Maintenant, j'ai dû promettre à Mme Baker de protéger Aiden. Et désormais, je porte le poids des responsabilités d'Alphonse Baker. Tous ces gens... ils comptent sur moi, je ne peux pas abandonner.

—Tu n'as pas à porter ce fardeau tout seul. rétorque Sophia. On est tes amis. N'oublie pas, tu n'es pas tout seul.

—Rares mais sages paroles de ma sœur. sourit Elliott.

—Tu peux rester veiller sur Aiden sans problème. assure William. On s'occupe de la pierre.

—V-Vous en êtes certains ?

—Puisque l'on te le dit ! Fais-nous confiance, à nous aussi, bon dieu ! ricane William.

—Très bien... Je vous fais confiance... soupire-t-il.

—Et à nous tous, on va abattre Despaired Future ! s'écrie Sophia. Qui est avec moi ?

Personne ne répondit. Après quelques secondes de silence, Elliott se permet de commenter :

—C'était extrêmement gênant. Ne recommence plus jamais.

—Pffff... Vous n'avez juste aucun goût. grogne-t-elle en retour.

—Revenons-en à la pierre. propose Alicia. Quels étaient les indices, déjà ?

Marc et Elliott essayent de se remémorer les indices qu'ils avaient entendus à Moscou.

—« La capitale de l'astre en son fort... » commence Elliott.

—«...contient dans sa plus grande écharpe mille et un remords. » continue fièrement William.

—«...contient dans sa plus grande échoppe mille et un trésors. » corrige Marc.

—La capitale de l'astre... De quel astre est-il question ?

—Le Japon. suppose Marc. Le soleil est un astre, et le Japon le pays du soleil levant. Ça ferait sens. Je ne vois pas trop quoi ça pourrait être d'autre.

—Pour la plus grande échoppe... Il y a un magasin à Tokyo qui revendique ce titre. « Le plus grand magasin de tout le Japon ». remarque William sur son téléphone.

—C'est sûrement là qu'on doit aller. déclare Elliott.

—Votre rapidité à trouver ces trucs me laisse toujours perplexe. commente Sophia.

Marc remarque quelque chose. Il le partage aux autres.

—En fait, maintenant que j'y pense... « l'astre... l'éclipse... ». Presque à chaque fois, les indices faisaient référence au ciel étoilé. C'est amusant, ça coïncide avec ce qui était noté à la fin du carnet.

—Qu'y avait-il, à la fin ? demanda Sophia.

—Des informations détaillées sur vos pouvoirs. répond Elliott. Et ils étaient tous désignés par une constellation.

—Par exemple, le magnétisme de William est désigné par la Boussole, « Pyxis ».

—Cela voudrait dire que nos pouvoirs étaient déjà définis avant qu'on ne les ai ?

—Je ne sais pas. De ce que j'ai lu, certains pouvoirs se ressemblent. Quand je compare les tentacules d'Alphonse Baker à ceux d'Aiden, ça fait sens. Il doit y avoir une certaine logique. Il faudrait que j'étudie la question en détail. en conclut Marc.

William tapota le capot de sa voiture. Il fit signe à tous qu'il était l'heure de partir.

—Cap sur le Japon. Souhaites-tu que je te dépose en route, Marc ?

—Oui, ce serait gentil.

Tous s'attachèrent, et William prit le volant. Il conduisit quelques minutes, pour arriver jusque devant chez Aiden, où Marc descend. Il se tourne vers le reste du groupe.

—Je vais faire tout mon possible pour lui remonter le moral.

—Garde les pierres en sécurité. lui demande Alicia. Tu as celle de Moscou et Aiden celle de Londres. Récupère-la et ne laisse personne s'en emparer.

—J'en prendrais soin, je te le promets.

Sophia descend de la voiture. Elle s'avance vers Marc.

—Marc...

Elle s'approche de lui, et dépose ses lèvres sur sa joue droite. Marc rougit, très gêné. Sophia recule. Elle est rouge comme une tomate.

—Prends soin de toi...

—O-Ouais... Je... Je vais essayer...

Sophia remonte à bord et salue Marc, alors que la voiture s'en va. Marc les regarde s'éloigner, les saluant en retour. Eliott ne peut s'empêcher de taquiner sa sœur.

—N'empêche, tu m'impressionnes.

—Pourquoi, Eliott ?

—Je pensais pas que les idiotes comme toi pouvaient ressentir des sentiments aussi complexes que l'amour. se moque-t-il.

—Rooh, la ferme !

La voiture s'éloigne alors jusqu'à disparaître dans la masse de véhicules. Marc s'apprête à rentrer dans la maison d'Aiden.

Voilà déjà plus d'une heure qu'Arya et Aiden sont rentrés chez lui. Et malgré toutes les tentatives d'Arya, Aiden reste noyé dans ses ténèbres. Elle commence à perdre patience.

—Arrête de faire cette tête de zombie, bordel ! Je croyais que tu voulais faire la peau à Wheel ? Où est passée cette rage que t'avais ?

Aiden se laisse tomber dans le canapé, le regard totalement vide. Il répond :

—Est-ce que t'as déjà ressenti cette sensation, d'avoir le monde entier qui repose sur tes épaules ? De sentir le poids des responsabilités te broyer les os ? Malgré la douleur, je ne me suis pas senti aussi léger depuis des années.

—Alors quoi, ça y est ? Tu raccroches les gants ? Juste parce que t'as perdu aujourd'hui, tu t'avoues vaincu ?

—T'as pas l'air de comprendre, Arya. Ma mère est morte. Tout ce pour quoi je me battais a disparu. C'est terminé. Je ne sers plus à rien maintenant.

—Et les autres... ? grogne-t-elle.

Arya tire la grimace. Tenir des propos pareils va contre ses propres dires, mais elle tient à lui faire entendre

raison. Elle ne sait pas pourquoi, mais au fond d'elle, quelque chose l'y pousse.

—T'étais le premier à dire que tu voulais sauver tout le monde, t'as oublié ? Tous ces gens ont confiance en toi !

—Je suis pas comme Marc, Arya...

Aiden se redresse dans le canapé. Il fixe Arya dans les yeux. Son regard est creusé par les cernes.

—Marc fait ça par bonté. Moi, je fais ça parce que c'est ce qu'il faut faire. Parce que c'est « gentil » de faire ça. Je ne fais pas ça par envie. Au fond, je suis qu'un égoïste. Tout ce à quoi j'espérais, c'est qu'on me remercie en me disant que j'étais quelqu'un de bien. Mais maintenant, j'en ai plus rien à faire...

—Mais qu'est-ce que tu racontes ? Depuis quand il faut faire des promesses aux gens juste pour recevoir des remerciements ?

—Après les atrocités que j'ai commises... Je voulais l'entendre de la bouche de quelqu'un. Je voulais qu'on me dise que j'étais une bonne personne. Je voulais m'en persuader. Même les enfants dans la délinquance grandissent en se persuadant qu'ils font le bien... alors imagine un enfant qui grandit en sachant qu'il est et sera toujours une ordure...

Les larmes commencent à couler des joues d'Aiden. Il se passe la main sur le visage.

—J'ai toujours envié Marc pour ça. Chez lui, c'était naturel. Les gens autour de lui disaient toujours que c'était un gentil garçon, qu'il était serviable... ce genre de choses... J'aurais tellement aimé être comme lui... J'aurais aimé que ma mère puisse être fier de celui que je suis. Mais je suis juste qu'un pauvre type. J'ai de la chance d'avoir

mes tentacules. C'est bien la seule chose qui me rend spécial...

—Pourquoi tu dis ça ?

—Sans mon pouvoir, je me faisais cogner au lycée... J'étais juste un type ordinaire, rien d'intéressant. Juste un guignol qui se faisait remonter les bretelles par plus fort que lui.

Arya revoit des images de l'orphelinat. Elle se faisait frapper et moquer, jusqu'au jour où elle a obtenu ses pouvoirs. Vexée par la remarque, elle réplique sèchement :

—Si tu n'es rien sans tes pouvoirs, c'est que tu ne les mérite pas.

Aiden se rallonge dans le canapé. Il cache sa douleur. Arya, culpabilisant, s'excuse :

—Excuse-moi, je n'aurais pas dû dire ça...

—Ça ne fait rien. C'est ma faute.

Aiden sèche ses larmes. Il s'excuse à son tour.

—Désolé, je devrais pas pleurer. Ce n'est pas digne d'un homme.

Cette phrase marque Arya. Elle redevient impassible. Plusieurs secondes plus tard, elle lui ordonne :

—Lève-toi.

—P-Pourquoi ?

—Lève-toi, j'ai dit.

Aiden s'exécute, confus. Arya s'avance jusqu'à lui, et lui blottit la tête contre son épaule. Aiden reste bouche bée.

—Q-Qu'est-ce que...

—Il n'y a pas de honte à pleurer, même pour un homme. Si ça te soulage, vas-y.

Les yeux d'Aiden commencent à pétiller. Les larmes arrivent. Il passe ses bras dans le dos d'Arya et commence à sangloter. Il s'accroche à elle et commence à

se morfondre. Arya ne dit rien. Cette situation ne lui est pas très agréable, mais elle prend sur elle. Aiden reste plusieurs minutes à pleurer, blottit contre Arya.

Marc, qui venait d'arriver, rentra. Aiden le croisa du regard, et se désenlaça d'Arya. Il posa sa main sur son épaule en remerciement, et s'avança vers Marc, qui l'accueillit à son tour à bras ouverts. Arya s'éloigna un peu pour se remettre de cette expérience particulière.

Marc fit s'asseoir Aiden sur le canapé. Ce dernier lui demanda :

—As-tu lu le carnet de mon père ?

Marc lui tend le livret. Aiden le prend dans ses mains, et l'ouvre.

—On a tout retranscrit sur mon téléphone. J'y ai appris beaucoup de choses. Notamment sur nos pouvoirs.

—Qu'est-ce que tu sais ? l'interroge Arya.

—La nature de nos pouvoirs n'est pas due au hasard. Je n'en ai pas encore vraiment compris le sens, mais ça semble suivre un paterne.

—Explique-nous, Marc. lui demande Aiden.

Marc s'assoit à son tour dans le canapé. Il pointe Arya du doigt.

—Nos pouvoirs sont liés à une constellation. Par exemple, Arya et ses plumes sont liées par le Paon, « Pavo ». Dans mon cas, le contrôle par la parole s'apparente au Réticule, « Reticulus ».

—Des constellations ? s'étonne Aiden.

—Dans ton cas, Aiden... C'est la même constellation que ton père. Le lézard, « Lacerta ».

—Lacerta... Mon pouvoir... C'est le Lézard ?

—En tout cas, ils suivent des schémas identiques. Vous possédez tous deux des tentacules. À la différence que les

tiens sont verts. Ceux de ton père étaient apparemment bleus. Je peux presque affirmer que la génétique doit jouer dans l'héritage du pouvoir.

—Si c'est juste un changement de couleur, c'est que c'est pas important, non ? répond Arya.

—Non, il y a autre chose. Les tentacules d'Aiden sont vifs, mais ils sont de courte portée. D'après les notes d'Alphonse Baker, les siens étaient bien plus longs. Du moins, ils pouvaient s'étendre beaucoup plus loin que ce qu'Aiden peut faire.

—Y'a-t-il d'autres spécificités à nos pouvoirs ? le questionne Aiden.

—Oui. Ça peut carrément changer le pouvoir. Par exemple, Orion, celui d'Achill, matérialise des armes. Mais il n'est pas précisé lesquelles. Ma théorie, c'est que...

—...cela change selon la personne ? termine Aiden.

—Je dois approfondir ça, mais je pense que les pouvoirs sont déterminés par notre personnalité.

—C'est-à-dire ? demande Arya.

—Par exemple, ton pouvoir, Pavo... est décrit comme un esprit s'attachant à l'esprit de liberté et à la solitude.

—En effet, ça sonne comme moi. Tu marques un point.

Aiden attrape le bras de Marc, qui s'étoirdissait dans ses propres explications et théories.

—Où sont les autres ?

—Ils... Ils sont partis chercher la troisième pierre.

—Pourquoi tu n'y es pas allé avec eux ?

—J'allais pas te laisser tomber, quand même !

—T'aurais dû y aller, Marc... Je ne veux pas être un poids, je suis désolé.

—C'est normal de pas te sentir bien, ne te rend pas responsable, Aiden...

Aiden se lève du canapé. Il se tient droit.

—Je vais essayer de me remettre d'aplomb. Je vous aiderais à récupérer l'antidote, coûte que coûte.

—Aiden, attends...

Aiden monte les escaliers, pour aller dans sa chambre. Il ferme la porte. Marc soupire. Arya le regarde. Le jeune homme marmonne :

—Il se force encore à jouer les bons samaritains... J'ai beau le lui répéter, il n'arrêtera jamais de vouloir se donner bonne conscience.

—Il fait semblant d'aller mieux, surtout. Au fond, il ne s'en est pas remis.

—Je le sais bien... Il veut encore faire passer les problèmes des autres avant les siens...

—Tant qu'il ne trouvera pas la force de se battre pour ses convictions à lui, il restera bloqué.

—J'ai peur que tu aies raison... affirma Marc.

Des heures plus tard, l'autre moitié du groupe était arrivée à l'aéroport. Alicia avait, une fois de plus, utilisé l'argent de son père pour payer des billets d'avion pour le Japon. Le groupe était dans la file, presque au complet. William et Elliott manquaient à l'appel. Sophia rouspéta.

—Mais qu'est-ce qu'il fait ? Il en met du temps, aux chiottes...

—Faudrait qu'ils se dépêchent, tous les deux... L'avion ne les attendra pas.

William arrive, grommelant des injures en anglais. Alicia lui demande ce qu'il a, mais il répond sèchement :

—Il ne s'est rien passé. Et ne demandez surtout pas à l'autre idiot.

Elliott arrive alors, titubant tant il riait. Il essaye de garder son sérieux, mais croiser le regard de William le fait rire aux éclats.

—La ferme ! s'énerve le vieil homme. Ne dis pas un mot.

—E-Excuse-moi... se retient Elliott.

Il se tient droit comme un i pendant quelques secondes, mais commence à trembler. Il finit par exploser de rire.

—J-Je suis désolé... hihih... je peux pas m'en empêcher !

—Bordel... marmonne William.

—Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demande Sophia.

—William s'est... William s'est trompé de toilettes... Il est allé dans la cabine des dames, alors il est tombé sur un groupe de filles qui lui ont hurlé dessus... Il a paniqué et il est tombé à reculons dans le lavabo, il a le cul trempé ! pointant du doigt l'arrière-train du vieillard.

—Et c'est parti... soupire le vieil homme.

—Ahahah, c'est vrai ? éclate de rire Sophia. Oh la honte, faut vraiment être débile pour confondre les toilettes des hommes et des filles !

Elliott s'arrête de rire. Il dévisage sa sœur. Il lui rétorque :

—Dis donc, t'es gonflée. La dernière fois qu'on est allés dans des toilettes mixtes, t'as pris les urinoirs pour des lavabos et t'as bu l'eau de la chasse d'eau.

Entendant cette anecdote, William éclate de rire. Il pointe du doigt Sophia, riant aux larmes. La jeune fille rougit de honte. Elle frappe l'épaule de son frère.

—Mais... ! Pourquoi tu racontes ça, c'est dégueulasse !

—Justement, c'est pour ça que j'en parle ! rit Eliott.

Alicia soupire. Soudain, elle sent que quelque chose tire sur sa manche. C'est un petit garçon. Il doit avoir huit ans, il a les yeux et les cheveux bruns. Il lui demande :

—Excusez-moi, madame... C'est ici, le train pour le Japon ?

—C'est... C'est un aéroport, ici... Ce sont des avions.

—D'accord, mais est-ce qu'il va bien au Japon ?

—Oui, mais, où sont tes parents ? Tu es tout seul ?

—Oui. Mais mon papa a beaucoup d'argent. C'est lui qui m'a acheté le ticket.

—Je vois. Rejoins ta famille... ou quiconque t'accompagne. Ils doivent s'inquiéter.

—Oui. Merci, madame !

L'enfant salue Alicia et s'avance dans la file. Après plusieurs longues minutes d'attente, le groupe finit par monter dans l'avion. Tous prirent place dans leurs sièges, et l'avion décolla. Leur trajet doit durer douze heures. Les onze premières heures se déroulent sans problème.

Sophia s'est endormie, la tête sur l'épaule d'Eliott, laissant s'échapper un filet de bave sur son t-shirt, ce qui le répugne un peu. Alicia contemplait les nuages par le hublot, tandis que William s'amusait avec les jeux donnés dans le magazine de l'avion.

Un jeune garçon vint s'approcher du siège de William. Alicia tourne la tête. Elle le reconnaît. C'est le même enfant qui était venu lui parler avant le vol. Il semblait tracassé. Il demande à William :

—S'il vous plaît, monsieur. J'ai besoin d'aide.

—Eh bien, qu'y-a-t-il ?

—Quelque chose de grave va arriver dans cet avion... J'ai besoin d'aide pour l'empêcher.

William rigole. Il pense que c'est une blague de l'enfant. Il sort de sa poche sa console portable, qu'il tend à l'enfant.

—Si tu t'ennuies, je te la prête avant l'atterrissement. Elle a vingt ans, ce n'est certes plus le genre de jeux auxquels les jeunes jouent aujourd'hui, mais j'aime beaucoup cette console.

—Je ne plaisante pas monsieur, il y a quelqu'un dans cet avion qui nous veut du mal.

—Allons, allons, va jouer ailleurs, mon grand. lui sourit William.

Alors que l'enfant s'en va tristement, Alicia est prise de doute. Elle décide quand même de sonder l'esprit du jeune garçon. Elle reste pétrifiée. Il ne ment pas. Elle bondit de son siège, et enjambe William. Elle s'avance vers l'enfant, et l'interpelle.

—Qui nous veut du mal ?

—Un monsieur, dans cet avion.

—Montre-le moi.

Un homme se lève de son siège et demande à Alicia ce qu'elle fait debout. Il l'intimide en disant qu'elle ne doit pas s'approcher des enfants des autres, mais elle remarque que l'enfant est tout troublé. Il tremble de tout son corps.

—Que t'arrive-t-il ?

—C-C'est lui...

Alicia relève la tête jusqu'à l'homme, qui semble avoir compris être démasqué. Il bondit de son siège et se met à crier à Alicia :

—Tant pis, je voulais attendre qu'on soit au-dessus du Japon, mais je vais me débrouiller ! Écoute-moi bien, la fille ! Donne-moi tout de suite les deux pierres que t'as, et j'épargnerais l'équipage de cet avion !

—Je... Je n'ai pas...

—Joue pas au con avec moi, tu sais très bien de quoi je parle !

—Je n'ai pas les pierres en ma possession...

Voyant le raffut, un homme se lève pour s'approcher de l'inconnu. Il le saisit par le col :

—On peut savoir ce que vous faites ? Tout le monde a peur, à cause de vous !

—Oh pitié... Corneilles !

Dès qu'il eut crié ce mot, tous les hublots de l'avion explosèrent. La panique prit l'avion tout entier. Depuis les hublots, des centaines de corbeaux s'accumulent et pénètrent l'avion, pour se jeter sur l'homme qui avait saisi l'inconnu.

Dans un bruit de déchiquètement, les corbeaux dévorèrent l'homme qui lâcha son dernier souffle après des cris de douleur intenses. L'inconnu repris son discours :

—Voilà ce qui attend ceux qui se rebelleront. Maintenant, donne-moi les pierres !

Alicia regarde les corbeaux qui picorent les restes de l'homme. Elle a envie de vomir.

—Je ne les ai vraiment pas... insiste Alicia.

—Tant pis... Si tu ne veux pas me les donner...

L'inconnu envoya ses corbeaux vers Alicia. Ils ne l'attaquèrent pas. Ils traversèrent la porte de la cabine du pilote, et se mirent à leur tour à dévorer le pilote.

—...je les récupérerais sur ton cadavre !

L'homme s'enveloppa d'une couche de corbeaux, et força la porte de l'avion. Il déploya ses ailes composées d'animaux, et sauta. Mais emporté par les vents, il se retrouve pris dans le réacteur de l'avion. Paniqué par cet

imprévu, il hurle de terreur. Sa voix s'évanouit dans un cri de douleur, déchiqueté par le réacteur.

—Qu'est-ce que... ! s'écrie Sophia, réveillée par le bruit.

Le réacteur de l'avion, qui avait broyé l'homme aux corbeaux, venait de lâcher. L'avion était désormais en chute libre. L'enfant claque des dents. Il est en larmes. Il n'y a plus aucune personne compétente pour piloter l'avion.

Les passagers sont pris de terreur. Ils cherchent tous dans leurs sièges un parachute ou du matériel de sauvetage, censé les aider en cas de problème du genre. Elliott se dresse sur ses jambes et décroche le parachute de Sophia, qu'il s'empresse de lui enfiler.

—Q-Qu'est-ce que tu fais ? lui demande-t-elle.

—Dépêche-toi d'enfiler ça... !

—E-Et toi ?

—Je vais prendre le mien, mais je veux m'assurer que tu aies le tien d'abord !

Alicia regarde l'avion chuter par le hublot. Dans à peine quelques minutes, ils percuteront le sol de l'Océan Pacifique. À seulement quelques kilomètres du Japon, leur avion allait s'écraser. Alicia aida le petit garçon, visiblement perdu, à rester calme.

—Petit... Écoute-moi, petit... Comment tu t'appelles ?

—A-Andrei...

—Super, Andrei... Écoute, on va atterrir un peu plus vite que prévu, il faut que tu enfiles un gilet. Où sont les personnes qui t'accompagnent ?

—Je suis venu tout seul...

Alicia reste bouche bée. Elle se ressaisit, et explique à l'enfant :

—Suis-moi, Andrei, je vais t'enfiler un gilet.

Elle déplia d'un siège libre un gilet, qu'elle tend à Andrei. Celui-ci ne réagit pas. Il pleure.

—Andrei, enfile ça, allez !

—Je l'ai vu... Je le vois... Le vieil homme...

—Qu'est-ce qu'il y a, dis-moi ?

—J'ai eu... une vision du futur... encore, comme à chaque fois...

—De quoi tu parles ? Enfile ce gilet, vite !

—L'attaque des corbeaux... je m'en souviens... Ton ami... Le vieil homme... c'est lui qui... qui...

—Le vieil homme, oui, c'est mon ami William, il va bien, ne t'en fais pas !

—C'est lui qui... va se sacrifier...

Alicia reste pétrifiée. Elle voyait dans ses pensées que cet enfant ne mentait pas. Pour une raison qu'elle ignorait, il avait vu l'avenir. Alors qu'elle allait enfiler le parachute à Andrei, une main attrape le gilet et le lui retire. C'est une dame d'une quarantaine d'années, qui, après le lui avoir pris, l'enfile. Alicia lui crie :

—Qu'est-ce que vous faites ?! C'était celui de cet enfant !

—J-Je suis désolée... Mais je dois survivre, alors je prends ce parachute !

La femme court alors vers les portes de l'avion, et saute avec les premiers évacués. Andrei, pétrifié, regarde sur sa gauche. Il voit William s'approcher, un gilet à la main, qu'il tend à Alicia.

—Enfile-le et saute avec le petit. lui dit-il calmement.

—Mais c'est le tien. Il doit m'en rester un à mon siège, garde-le pour moi !

Se tournant vers son siège, elle remarque que quelqu'un y avait arraché le gilet. Il n'en restait plus, là où elle était assise. Dans l'avion, tout le monde avait sauté, il ne restait qu'Alicia, William, Sophia, Eliott et l'enfant.

—Misère ! s'écrie Alicia. Il nous faut un gilet !

Eliott et Sophia s'approchent, tous deux avec un gilet sur eux. William donna son gilet à Alicia, et lui ordonna de sauter. Elle l'attrapa, et l'enfila à contrecœur. Eliott voyant la situation, retire le sien et le tend à William.

—Prends-le, William ! J'en trouverais un autre, mais pas question que tu sois le dernier ici !

—Tout va bien, j'ai vu qu'il en restait sur les sièges du fond, personne n'en a récupéré là-bas !

—Tu en es sûr ? lui demande Eliott.

—Oui, absolument. Sautez, je vous rejoins !

Alicia, Andrei accroché et blotti contre elle, regarde William une dernière fois, avant de se diriger vers la porte de l'avion, et sauter. Eliott tient la main de Sophia, qui est terrorisée, et l'approche de la porte.

—Frangin... J-J'ai peur...

—Tout va bien se passer, je suis là ! Saute, et je te rejoins.

—M-Mais... J-Je veux pas sauter... J-Je peux pas...

—Pense à ouvrir ton parachute une fois stabilisée. Je serais juste derrière-toi au cas-où.

—D...D'accord, je te fais confiance.

Sophia saute et crie à la mort. Eliott regarde William. Il lui propose:

—Je vais t'aider à en trouver un !

—Non, surtout pas !

Eliott s'arrête. William lui ordonne :

—Je t'en prie, saute te mettre en sécurité, tu viens de promettre à ta sœur que tu serais là pour elle !

Elliott tire la grimace et se décide à sauter.

—Bordel...

Plongeant vers l'océan, il rejoint ses camarades, dont la plupart ont déjà déployé leurs parachutes. William soupire. Il ne cherche pas. Il a menti. Il savait déjà qu'il n'y avait plus de gilets. Il avance vers la porte de l'avion, qui s'approchait dangereusement du niveau de la mer.

—*Shit...*

William ne peut plus rien faire. Les secondes s'écoulent et ses compagnons commencent à s'inquiéter.

—Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? s'interroge Elliott.

William regarde l'horizon. C'était paisible. Par le hublot de la porte, il voit le ciel orangé du crépuscule. C'était un joli spectacle. Il sort de la poche de sa veste un petit médaillon, qu'il déplie. À l'intérieur, il y avait deux photos. L'une était celle de lui et sa femme, le jour de leur mariage, l'autre était celle de leur fille, tenant dans ses bras les deux petits-fils du vieil homme. William sourit. En paix avec lui-même, il observe le ciel, doux mais cruel.

Alors qu'il sait que la mort l'attend pour lui arracher la vie, en bas de cette descente, il sourit. Il est calme. Si calme. Il caresse son médaillon. Il ne peut pas détourner les yeux de lui. Et alors que l'avion disparaît des regards des survivants, William soupire :

—J'arrive, Margareth. Ma chérie...

Les survivants voient alors l'avion disparaître de leur champ de vision, et quelques minutes plus tard, un son d'explosion retentit. L'avion avait touché mer. Elliott grince des dents. Tous les parachutistes finirent, dans leur vol, à atterrir sur terre ferme. Les voici sur la côte de Fukuoka, au Japon. Alors que les autorités viennent les recueillir et venir

en aide à ceux qui ont atterrit un peu plus loin, dans l'eau, Alicia retrouve ses compagnons.

Elle pose Andrei sur le sol, et quitte son gilet. Elle aide Sophia à ne pas partir en arrière avec son parachute. Eliott atterrit à son tour, et quitte son gilet, avant de le jeter de colère sur le sol. Sophia s'approche de lui pour lui demander ce qu'il ne va pas. Alicia demande :

—Où est William ?

Eliott ne répond pas. Il serre le poing et pose son autre main sur le bras de sa sœur.

—Tout ça...

Il cherche du regard la responsable. Reconnaissant la femme qui avait volé le parachute d'Andrei, il s'approche d'elle et la pousse contre le sable.

—...c'est de sa faute !

Dans un élan de colère, Eliott lève le poing. Tous les passagers regardent la scène. La femme est terrifiée. Elle supplie Eliott d'arrêter, mais rien n'y fait.

—Sale enflure... C'est ta faute s'il est mort !

Alors que son poing allait s'abattre sur le visage de la femme, Sophia attrape le bras de son frère.

—Eliott, ça suffit.

—Elle doit payer... Je peux pas la laisser s'en tirer... !

—Ça ne le ramènera pas, Eliott !

Eliott baisse le poing. Il savait que sa sœur avait raison. Il se tourne, et se laisse ramener à la raison par elle. Alicia regarde l'horizon. La mer à perte de vue. La carcasse de l'avion avait sûrement déjà coulé, en débris, emportant avec elle le défunt William, qui s'est sacrifié pour ses amis. Tenant la main d'Andrei, elle attrape de son autre main son médaillon et laisse s'échapper une larme de tristesse.